

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 52

**Artikel:** Souvenirs d'un journaliste  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224288>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

qui en verront encore beaucoup. Pénétré d'une émotion reconnaissante, j'ai avisé dans la rue quelques-uns de ceux aux côtés desquels j'ai grandi, j'ai vécu, j'ai vieilli, et que depuis tant d'années, à pareille date, je rencontre; bien rares désormais, nous pouvons nous compter sur les doigts; avec l'âge, nous avons pris l'habitude de nous ôter notre chapeau; le plaisir que nous avons à nous saluer, et à saluer en nous tout ce que nous représentons, est d'autant véritable. Il faisait une frileuse après-midi de lumière grise et blonde; des orgues de Barbarie promenaient leur musique, dont les sons plaintifs et monotones, coutumiers de cette époque, rappelaient le chant des nourrices au berceau des nouveau-nés; des écorces d'orange traînaient par terre; d'alertes jeunes femmes se lançaient des serpents du sein des voitures dorées qui décorent les carrousels; devant les cinématographes, les figures de cire, les théâtres de nouveautés, des pitres faisaient leur culbute: j'ai assisté à ces divertissements. Je me suis mêlé à la foule, aux inconnus, aux anonymes, qui, autour de moi, travaillent, souffrent, luttent, aiment, qui respirent le même air que je respire, à qui les horloges sonnent les mêmes heures que je vis, et j'ai bien senti qu'eux et moi nous formions une seule et même famille serrée sous le même étroit coin de terre. Qu'importe tout ce qui nous sépare? Je ne veux penser qu'à ce qui nous unit, au voisinage de nos maisons et de nos vies, à l'horizon qui nous mesure une identique part du ciel, au commun cimetière qui nous attend et où nous irons dormir l'éternité côte à côte après avoir côte à côte existé. Un bref espace de route nous reste à accomplir ensemble: hé! sachons nous le rendre plus uni par un esprit meilleur d'aménité et de support réciproques. Dans un subtil élan de bienfaisante tendresse pour mes concitoyens, j'eusse voulu les étreindre contre mon cœur.

\*

Maintenant me voici rentré chez moi. La nuit est venue. La lampe luit. La bûche flambe. Je suis assis dans la vieille bergère de mes parents. Je suis entouré des humbles et pieuses reliques que j'ai glanées le long de l'existence et qui font une triste et douce compagnie à ma vieillesse et à ma solitude. Je remue des souvenirs et des cendres. Je descends dans ma conscience. Je perçois comme un bruit d'éternité qui passe. Sur le blanc cadran de ma pendule usée, les aiguilles courent légères. Les cloches de la cathédrale vont sonner. Plus que quelques secondes, et cette année aura vécu.

\*

Les cloches se sont ébranlées. Elles sonnent à toutes volées. Plus haut que nos rumeurs et que nos pensées, elles sonnent dans le ciel et dans la nuit. Elles marquent la fuite du temps irréparable et elles marquent la gravité de l'heure qui s'écoule, heure qui n'est pas plus solennelle, qui n'est pas plus décisive que toutes les autres heures qu'au cours de cette année nous avons vécues, mais dont pour une fois nous recueillons la gravité. Les mirlitons se sont tus. Les carrousels ont fait silence. Les préoccupations humaines qui nous conduisent ou nous emportent se sont arrêtées dans nos cœurs. Les cloches qui avertissent et qui réunissent chantent dans la nuit.

D'abord tristes comme un glas, elles pleurent. Elles disent tout ce qui est mort de nous, en nous, durant cette nouvelle étape accomplie. Elles disent nos rêves stériles, nos efforts avortés, notre impuissance avérée, la brièveté douloureusement précieuse du moment, et que tout ce qui a été a été, et que rien de ce qui n'est plus ne sera, et que le terme fatal où s'élance notre transport s'est rapproché d'un terme. Elles disent le passé, le passé immobile, le passé immuable, dont notre bonne volonté la meilleure ne pourra plus changer la moindre lettre inscrite.

En cadences sourdes et voilées, en coups profonds et étouffés, elles disent ces choses.

Mais soudain, sur la cime, les cloches se sont faites plus joyeuses. Leurs sonneries se précipitent. Leur carillon redouble. Elles disent encore, les cloches, que, si tout finit, tout commence, et

que, si tout trépassé, tout renaît. Elles proclament l'oubli nécessaire, l'activité incessante, la rédemption possible et promise, et qu'il ne faut s'arrêter au remords que le temps d'y cueillir une énergie nouvelle, et qu'il ne faut demander au regret que la possibilité d'un espoir. Elles annoncent l'avenir qui s'initie, la page immaculée qui s'entr'ouvre, le blé qui germe dans la terre, les âmes qui s'élaborent dans l'inconscient, tout ce domaine qui nous est fermé, mais qui appelle et commande notre œuvre.

Dieu, protège mon pays!

(*Causeries genevoises.*) P. Monnier.

**Géographie pratique.** — Jean reçoit au dessert le plus petit morceau de la tarte qu'on vient d'apporter. Alors Jean, qui est fort en géographie, dit à son père:

— Peux-tu me dire pourquoi mon morceau de tarte ressemble à l'Europe?

— Certes non!

— Eh bien! parce que l'Europe est la plus petite des cinq parties du monde!

### SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE

**M**ONSIEUR Félix Bonjour, l'ancien et distingué rédacteur à *La Revue*, a publié dans ce journal ses souvenirs de journaliste. Ses articles suscitèrent un très grand intérêt. D'une semaine à l'autre, on attendait la suite avec impatience. Leur ton général, l'impartialité, la pondération, la sérénité tranchaient avec ceux des journaux politiques. Le recul des années avait auréolé les événements dont furent témoins, dans leur jeunesse, les « plus de cinquante ans » actuels. Ils y retrouvaient des souvenirs personnels. On vibrat avec l'auteur qui savaient si bien les évoquer. Les lecteurs plus jeunes pénétraient eux aussi dans l'atmosphère que les pères avaient respirée. Ils s'en imprégnèrent, la respirait à leur tour. Ils vivaient l'histoire politique d'un demi-siècle, racontée comme ne pouvaient le faire les journaux de l'époque dans la flamme des passions et l'exacerbation des susceptibilités: le jugement en est faussé.

Ces articles, M. Bonjour vient de les grouper dans un ou plutôt dans deux volumes: le premier comprend les années 1878 à 1903; l'autre, celles de 1903 à 1917.

On ne pourra pas décrire la vie politique de notre canton sans les consulter. La simple énumération de quelques chapitres est évocatrice. Jugez-en:

Le compromis du Gothard. Louis Ruchonnet. Le Narbellisme. La Révision cantonale de 1885. La création de la Régie des alcools. Le legs de Rumine et Eugène Rambert. Le palais fédéral de Montbenon. Réfugiés et droit d'asile. Loi fédérale sur la poursuite pour dettes. Fusion et Simplon. La fondation de l'Université. Les affaires tessinoises. Le cyclone de la Vallée. Eugène Ruffy. Le philosophe Secretan. Autour des zones franches. Aloys Fauquex. Les fêtes du centenaire de 1903. Le Simplon est percé. L'interdiction de l'absinthe. Marc Ruchet. Edouard Rod. L'état d'esprit en 1914. L'élection du général. Les pleins pouvoirs. L'affaire des colonels; celle des trains, du drapeau allemand, etc.

Ces pages sont palpitantes d'intérêt et de vie. Nous avons éprouvé à les relire un très vif plaisir. Ce n'est pas sans émotion également que nous y avons trouvé les lignes que l'auteur consacre à notre ami regretté, rédacteur du *Conteur Vaudois* pendant de nombreuses années, Victor Favrat. Les voici:

« Je ne pense pas sans tristesse à ce collègue à l'âme si foncièrement vaudoise et suisse, au talent littéraire d'une si franche saveur de terroir, qui, modeste comme l'avait été son père, l'écrivain et botaniste Louis Favrat, accomplit pendant tant d'années à côté de nous sa besogne quotidienne de rédacteur ou de reporter. Homme heureux à qui suffisaient ses affections de famille, une course dans les bois du Jorat, une excursion dans la Suisse alpestre, une soirée passée avec ses intimes à deviser, le grandson à la bouche, autour d'une bouteille de bon vin vaudois, étranger à toute ambition, sauf peut-être

à celle d'écrire un joli article pour la *Revue* ou le *Conteur Vaudois*. »

Les *Souvenirs d'un journaliste*<sup>1</sup>, œuvre lumineuse, pleine de charme, exempte d'apologie, tel est le volume, orné de nombreux portraits, que publie aujourd'hui la maison Payot. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs. M. à L.

Félix Bonjour. *Souvenirs d'un journaliste*. Deux volumes brochés, fr. 8.— Payot et Cie, Lausanne.

**THEATRE VAUDOIS.** — Fidèle à sa tradition, l'excellente troupe du Théâtre Vaudois — dont la réputation est solidement établie dans toute la Suisse depuis dix-huit ans — jouera à Lausanne pendant les fêtes du Nouvel-An. Elle donnera, dans la Grande Salle de la Maison du Peuple, les vendredis 1er, samedi 2 et dimanche 3 janvier (trois matinées à 15 h. et trois soirées à 20 h. 30) six représentations du plus reluisant succès de tout son répertoire: « *Rapiats!* », comédie villageoise en 4 actes qui passe pour la meilleure de M. Marius Chamot. — Tenant compte de la crise actuelle, les prix des places ont été sensiblement réduits. On peut retenir ses places à l'avance au magasin de musique Fotisch frères, rue de Bourg, par correspondance ou par téléphone (No 23.045) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement.

### MON CARNET

Je connais une jeune fille qui, avant de se marier, a exigé que son mari assurât sa vie pour cent mille francs. Sans doute, elle s'est dit que son mari mourra avant elle, et que cent mille francs l'aideront à se remarier facilement.

—o—

Vous voulez être ce soir aussi belle que possible, madame, et vous hésitez entre deux robes. Eh bien, essayez-les toutes les deux devant votre meilleure amie, demandez-lui laquelle elle mettrait à votre place, et mettez l'autre.

—o—

Quand le pasteur de \*\*\* est à court d'argent, — ce qui lui arrive assez fréquemment, — il porte sa montre au mont-de-piété, et, le dimanche suivant, il prêche pendant une heure et demie. Ses paroissiens savent ce que cela veut dire et s'empressent de dégager la montre.

—o—

Voulez-vous savoir s'il y a quelques chances que M. X... et Mlle Y... fassent bon ménage? — Sachez seulement si M. X... attend patiemment quand le dîner est en retard, et si Mlle Y... est habillée quand le dîner est prêt.

—o—

Le malheur nous frappe durement, le bonheur nous caresse à peine.

Le malheur: — mort d'une mère, d'un enfant; la ruine et le désespoir; toutes choses dont le souvenir est durable et cuisant.

Le bonheur: — un sourire ou un baiser; un succès d'un jour; toutes choses dont le souvenir passe vite et ne reconforte pas.

—o—

Deux médecins sont en consultation auprès d'un malade.

— C'est le foie qui est atteint, dit l'un d'eux.

— Eh non c'est le cœur, riposte l'autre.

— C'est le foie!

— C'est le cœur!

— Vous verrez demain, quand notre client sera mort et que nous en ferons l'autopsie.

—o—

L'époque la plus heureuse de la vie d'une femme est celle où elle s'occupe de son trousseau de mariée.

—o—

Voulez-vous savoir si un tel est vraiment votre ami? Demandez-lui par téléphone de vous prêter cent francs: il vous répondra probablement qu'il n'entend pas.

—o—

**Au Tribunal.** — L'accusé. — Oui, j'ai bousculé monsieur, parce qu'il me regardait de travers et qu'il persistait à me regarder de la sorte.

Le juge au plaignant. — Est-ce vrai?

Le plaignant. — Oui, M. le juge, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Le juge. — On peut toujours, quand on veut, ne pas regarder les gens d'une manière offensante.

Le plaignant. — Pas toujours...

Le juge. — Allons donc!

Le plaignant. — M. le juge, je louche.

—o—

**Une dernière conversation.** — On parle d'un bavard incorrigible:

— Lui! fait un ami; mais quand il sera dans le corbillard, il trouvera encore moyen de causer avec le cocher.